Fawaz Hussain, *Orages pèlerins*

Paris, Le serpent à plumes, 2016, 173 p., 17 €.

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3846>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.3846](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3846)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 199-200

ISBN : 978-2-919040-37-7

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Fawaz Hussain, *Orages pèlerins* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1316 | 2017, mis en ligne le 01 mars 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3846> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3846>

grations et les migrants [étaient] reconnus comme une richesse, les positions dans le débat sur le degré d'ouverture des frontières s'en trouveraient sans doute profondément modifiées».

Louise Caron pointe la faiblesse des données sur les départs... de France. Or, l'étranger ne fait pas non plus automatiquement le pied de grue ou le siège du bourgeois ! Peu chaut à la littérature médiatico politique que 20 à 50 % des immigrés repartent dans les cinq années qui suivent leur arrivée. Elle ne voit que ceux qui débarquent et occulte ceux qui s'esbignent. Résultat, au lieu de réfléchir aux nouvelles mobilités (remigrations, passages, étapes, mouvements circulaires, adaptations au marché du travail international...), au lieu d'interroger les ressorts multifactoriels des migrations, au lieu de comprendre en quoi les trajectoires interagissent sur ces facteurs de départ,

on continue d'associer immigration et invasion, immigration et intégration. Et de mentir. Car « si on ne s'intéresse qu'aux entrées on observe une progression nette entre 2006 et 2013. Mais la prise en compte des sorties permet de nuancer cette conclusion et l'Insee note une forte baisse du solde migratoire global [...], passant de +112 000 en 2006 à +33 000 en 2013.»

Le bilan est sans appel. Les politiques de contrôle des frontières sont inefficaces, contre-productives, meurtrières, dispendieuses, immorales, elles favorisent mafias et trafics, pèsent sur la cohésion sociale, disqualifient le politique, valorisent les populismes. « Crise des migrants » ? Non, crise des discours et des représentations. Crise du savoir. Et fiasco de politiques qu'une formation sans imagination prétend simplement accentuer.

Mustapha Harzoune.

Fawaz Hussain

Orages pèlerins

Paris, Le Serpent à Plumes, 2016, 173 p., 17 €.

Ils sont quatre, quatre Kurdes, à s'aventurer sur les routes de l'exil. Ils sont quatre à partir pour échapper aux militaires, aux ayatollahs,

aux rebelles kurdes, au racisme arabe, au déni culturel et linguistique. Au déni de leur humanité. Quatre à partir parce

que les émigrés qui en reviennent paradent au volant de grosses voitures, se construisent des villas et épousent des « *jouvencelles* », parce que les passeurs, dealers de rêves, leur promettent l'Eldorado. Ils sont quatre pour qui l'échec marquerait l'humiliation. Ils sont quatre qui n'emportent qu'un maillot de corps, un caleçon, une paire de chaussettes, une chemise, de quoi se raser, un bout de miroir cassé, « *pour se donner une apparence de propreté à son arrivée* ». Ils sont quatre « pions sur l'échiquier noir et blanc de l'absurde » ! Rien ne les distingue aux yeux extérieurs, indifférents

ou hostiles. Et pourtant, les apparences cachent des êtres singuliers, des histoires et des désirs.

Dara, l'Irakien, s'en vient à Paris pour un visage, qu'il n'a vu qu'en photo. Pour le chercher et le trouver sous les traits de Ziba, une prostituée maghrébine. Oui, on peut partir par amour, par une sorte d'aspiration, un élan amoureux ! Shérko, l'Iranien, quitte son « *pays de mollahs et de femmes semblables à des sacs de charbon ambulants* » pour vivre comme « *un toutou choyé* ». Du côté d'Auteuil, on promène son chien-chien à sa mémère, on ramasse ses crottes, on le porte tel un enfant, quand l'étranger crève sur son banc. Partir pour vivre comme un chien ! Rustemé Zal, le naïf Syrien, aspire à retrouver une identité, à vivre quelques années de tranquillité, économiser un pécule et rentrer auprès de Tahmineh son épouse. Partir pour mieux s'en retourner ! Enfin, il y a Sino, le Turc. Celui dont l'imaginaire est peuplé de rues et de lieux de Paris, de personnages échappés des romans français du xixe siècle. Partir par désir, non pour faire fortune, pour tutoyer la gloire dans la capitale de la culture !

Des quatre Kurdes, il est « *le mieux préparé* ». Lui parle français, sait remplir les formulaires de l'Ofpra, répondre aux questions, quitte à mentir. Pourquoi ne pas mentir quand, pour le recalé de l'asile, « *la petite feuille de moins de vingt grammes [tombe] sur ses espérances aussi violemment que le couperet de la guillotine sur la nuque du condamné* » ?

Oui, ce qui se « *joue* », c'est la vie ou la mort ! Même si la mort d'un « *clando* » vaut « *des clopinettes* ». Sino obtiendra le statut de réfugié. Un sur quatre.

Dès son arrivée, il s'habille de neuf et jette ses vieilles nippes, comme on se débarrasserait du passé, et file se gaver de charcuterie, de vin blanc et de bière. Pour mêler l'utile à l'agréable, il monte une entreprise de pompes funèbres ; façon d'assouvir ses fantasmes sexuels – attisés par la « *morbidity du deuil* » et les voiles noires des veuves – et d'assurer sa réussite. Lucide, Sino voit bien que les Kurdes brûlent « *la chandelle par les deux bouts* » et exercent des « *métiers plutôt pénibles* ». Ils vont « *tomber comme des mouches, mais des mouches très sentimentales, car ils tenaient à être enterrés au Kurdistan. Il y avait donc des milliards à gagner !* ».

Fawaz Hussain plonge le lecteur dans les anfractuosités où sont relégués les immigrés de Paris. Il passe de quartier en quartier, pousse les portes des piaules minables, s'incruste dans les hôtels de passes, scrute la sociologie, black et basanée, du métro parisien, pointe les bisbilles et les trafics communautaires. Il décrit l'infortune du demandeur d'asile, les années à poireauter, la solitude, le doute, l'exploitation et la nostalgie pour les êtres laissés derrière soi. Les psychologies, les émotions, les failles ne sont pas factices. Ici, les hommes et les femmes ne sont pas de roman. Ils sont faits de chair et de sang. *M. H.*